

A propos de *Woody*

Réflexions sur l'hybridité faussement bricolée d'une œuvre de Vincent Kohler.

a) *Tiki*, sex and sun

Outre le fait de désigner un bonbon en forme de cube effervescent – qui arrache avec délice les papilles de certains aficionados masochistes du palais –, *tiki* évoque plus communément une sculpture polynésienne représentant une figure humaine ou divine, en bois, os, jade et autres matériaux des îles du Pacifique Sud.

Dans les années 50 et 60, la culture *tiki* est le nec-plus-ultra de l'exotisme aux yeux de la jeunesse américaine avide de paradis perdus abordables pour une poignée de dollars. Il suffit alors de gratter un ukulele ou d'enfiler une chemise hawaïenne pour goûter aux plaisirs que l'on imagine primitifs et se prendre carrément pour Elvis dans *Blue Hawaii*. A la même époque et à quelques coups de pagaie, Marlon Brando collectionne les colliers d'hibiscus comme les vahinés sur le tournage des *Révoltés du Bounty*. L'exotisme verse très vite dans la pacotille, *tiki* devient de plus en plus toc. Qu'importe, le rhum tahitien coule sur les comptoirs en balsa des bars-pailotes de San Diego à Daytona Beach jusque dans les années 70, avant d'être définitivement ringardisé, ne séduisant alors que les retraités de Floride pendant de longues années. Tout ce qu'il faut en somme pour un *come back* de la mode *tiki* deux décennies plus tard.

Il y a évidemment du *tiki* toc dans le *Woody* de Vincent Kohler. Cette pièce, sculpturale dans tous les sens du terme, évoque sans conteste les fétiches polynésiens qui ont fini en porte-clés au volant des vans des surfeurs californiens. Par son matériau *fake* et sa silhouette graphique, tout comme par son esprit fun décontracté un peu crétin qui évoque les clichés de la vie facile sous les palmiers au son des guitares hawaïennes et sous l'œil de naïades coopératives. Carlos n'est pas loin (celui de Dolto, pas le terroriste).

b) Monstres & Cie

Mais surgissent assez rapidement à l'esprit d'autres bestioles plus hexagonales et décalées : les fameux *Shaddock* qui ont divisé en son temps la France pompidolienne. Des *Shaddock* qui auraient cependant troqué leurs traits arachnéens pour de solides volumes qui appellent la tronçonneuse.

Bref, il découle du *Woody* en question une esthétique bûcheronne protéiforme qui, outre les références précitées, gratte également du côté des trains fantômes d'un Coney Island américain d'avant-guerre, tout comme des *Tschägghätta* du Lötschental valaisan, ces êtres bizarres et grotesques destinés à chasser l'hiver et accessoirement à faire hurler les habitants des villages de la vallée pour la plus grande satisfaction des vacanciers en quête d'exotisme alpin et donc des Offices du Tourisme locaux.

Dernière référence, et non des moindres quand on sait que l'artiste s'en est ici directement inspiré : les bricolages d'enfants qui, d'une certaine façon, sont aussi des *monstres*. Quelque part entre le collier de nouilles, les marrons piqués d'allumettes en guise de pattes et les avions en rouleaux de PQ, il y a une place tout prête sur l'étagère pour un *Woody* au format d'origine (gadget souvenir) qui tenterait laborieusement de ressembler aux hiboux en cailloux du Bazar des Alpes.

Quant au nom de la bête, *Woody*, s'il peut à première vue évoquer un cinéaste juif new-yorkais fameux pour avoir su transformer ses névroses en pépites scénaristiques, il semble davantage un hommage à un *toon* célèbre pour son rire déjanté : l'hyperactif et très fatiguant pic-vert *Woody Woodpecker*.

c) Promenade au bord des précipices

Tout cela posé et décrypté, on n'a pas encore fait beaucoup de chemin dans la véritable appréciation de l'œuvre. Car toute la difficulté d'une pièce comme *Woody*, ce n'est pas tant d'accumuler les

références comme des couches de papier mâché sur un char de carnaval, mais bien d'arriver à monter le tout sans que cela se casse la gueule au niveau du détournement puis de l'assemblage des esthétiques comme des sémantiques. Un travail d'agencement aussi périlleux qu'un sentier de chevrier quand on a la mauvaise idée d'avoir le pied marin plutôt qu'alpin. Surtout que les précipices ne manquent pas. Un poil trop à gauche et c'est un kitsch au raz des pâquerettes qui prend le dessus. Un poil trop à droite et c'est juste un truc rigolo aussi vite consommé qu'oublié. La marge de manœuvre est extrêmement mince, surtout en ce qui concerne des œuvres faussement *light*. Pour obtenir la bonne tension, celle qui tient le spectateur en haleine, lui emberlificote habilement les méninges, il faut un talent certain d'équilibriste, dont est visiblement doté le créateur de *Woody*.

Aguerri par la production de pièces précédentes qui oeuvraient sur un terrain tout aussi miné, et donc particulièrement intéressant, Vincent Kohler s'en tire en effet ici comme un chef maori qui accueillerait ses invités sur le tarmac : avec souplesse et décontraction. On baisse la tête et on enfile sa couronne, tout en appréciant les fleurs artificielles. Le résultat est un dosage savant entre le grinçant, l'attendrissant, l'agaçant, le poilant et le déconcertant qui s'immisce lentement mais sûrement jusqu'au cerveau du spectateur.

Quelque chose entre *Aloha** et *Kopfertami***.

Fabienne Radi/ février 2009

* *Aloha* veut dire *amour, affection, compassion, bonjour, au revoir* en langue hawaïenne.

** *Kopfertami* ou *Gopfertami*, d'où dérivent *Gopfrichtoutz*, *Gopfertelli* ou encore *Gopfertekrouest*, est un juron assez puissant en dialecte suisse-allemand qui signifie en substance *Bordel de nom de Dieu*.